

Stefan J. Schustereder, Strategies of Identity Construction. The Writings of Gildas, Aneirin and Bede, Göttingen (Vandenhoeck & Ruprecht) 2015, 281 p. (Super alta perennis. Studien zur Wirkung der Klassischen Antike, 18), ISBN 978-3-8471-0431-5, EUR 44,99.

rezensiert von | compte rendu rédigé par

Bruno Judic, Tours

Voici un livre original et suggestif. Tiré d'une thèse de doctorat, qui reste encore visible à l'arrière-plan, ce livre cherche à combiner l'analyse historique, la sociologie et la sémantique. La construction de l'identité est un thème «à la mode» dans le monde d'aujourd'hui, éventuellement un thème manipulé plus ou moins habilement pour des buts politiques peu avouables. Ici Stefan J. Schustereder est loin de ce genre de considération. Il veut creuser la question en historien sur un terrain éloigné – dans le temps – et soigneusement balisé par une tradition historiographique riche. Il s'appuie d'ailleurs sur les travaux récents de Patrick Geary ou de Walter Pohl.

Dans une première partie théorique, l'auteur cherche à fonder une définition de la «construction de l'identité». Il examine ainsi la notion d'ethnie, la notion de communauté et le rôle de l'imaginaire dans la construction d'une communauté. L'identité ethnique peut être définie à partir de marqueurs: le nom peut être donné de l'extérieur, artificiellement construit, emprunté à d'autres, susceptible de disparaître, etc.; le mythe fondateur peut appartenir à un «noyau de tradition» (Reinhard Wenskus); l'histoire suppose des sources écrites et la volonté de se rattacher à un passé ou d'avoir une conscience du passé éventuellement reconstruit; la figure héroïque peut être associée à une élite et servir de canal pour se rattacher à un âge d'or; le pouvoir et la royauté peuvent être représentés par une seule personne, le roi, mais aussi par une classe dirigeante qui construit une identité collective; les coutumes, telles que les pratiques funéraires, les vêtements, les coiffures, sont autant des marqueurs de statut social à l'intérieur d'une communauté que d'une ethnie; les lois sont promulguées par des rois tels que Aethelbert du Kent ou Alfred le Grand mais leur portée peut être limitée à des privilèges pour une élite; le territoire et les frontières semblent des éléments très concrets, pourtant les limites linguistiques ne coïncident jamais avec des limites politiques; la langue alors serait un marqueur fondamental mais c'est probablement une vision anachronique, car les sociétés médiévales jouent sur plusieurs langues; la «conscience de l'autre» («otherness») est un sentiment à la fois personnel et collectif, il implique la notion d'altérité tout en étant davantage tourné vers l'intérieur de la communauté; la religion est un élément fondamental et paradoxal puisque le haut Moyen Âge est marqué par la généralisation du christianisme latin et l'inclusion des sociétés insulaires dans l'universalisme chrétien romain.

L'auteur en vient à un corpus de trois auteurs: Gildas pour le «De excidio Britanniae», Aneirin pour le poème «Y Gododdin», Bède le Vénérable. Il mentionne d'autres textes voisins dont la Vie de saint Grégoire de l'Anonyme de Whitby où il voit, à juste titre, un fort contraste avec les œuvres de Grégoire lui-même parmi lesquelles il cite, à tort, son «Liber Pontificalis», sans doute pour le «Liber Regulae Pastoralis». Dans son «De excidio», que l'auteur situe vers le milieu du VI^e siècle, Gildas présente les noms de plusieurs *gentes*:



Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris | publiée par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/)

Britanni, Romani, Saxones, Picti, Scoti ou *Hiberni*. Cependant aucun nom de *gens* plus petit n'est cité. Gildas écrit en latin, exalte la civilisation romaine et place les Bretons du côté des Romains, contre les autres qui sont des barbares et des païens. Pourtant Gildas est très critique envers les chefs et les clercs bretons, qui, bien que chrétiens, manquent de foi. La figure héroïque d'Ambrosius Aurelianus, vainqueur à la bataille du Mont Badon, est malgré tout un facteur d'optimisme pour la *gens* des *Britanni*.

Avec Aneirin et »Y Gododdin«, l'auteur aborde un texte d'une nature complètement différente. Certes les études les plus savantes peuvent permettre l'hypothèse d'un poète du nom d'Aneirin ayant vécu vers la fin du VI^e siècle. Mais le texte que nous connaissons aujourd'hui est contenu dans un manuscrit de la fin du XIII^e siècle et écrit dans une langue, le moyen gallois, qu'on peut dater du XII^e siècle. À travers ce texte néanmoins il est possible qu'un état linguistique antérieur, remontant au haut Moyen Âge, soit accessible. Par ailleurs, il s'agit d'une suite de poèmes à caractère épique, mettant en valeur des guerriers, en particulier autour de la bataille de Catraeth. La localisation des »Gododdin« renvoie au Sud de l'Écosse et plus précisément à Edimbourg, tandis que la langue du poème renvoie au Pays de Galles, ce qui pourrait suggérer une analogie avec le »Beowulf«, poème anglo-saxon dont l'action est entièrement située en Scandinavie.

L'auteur fait le rapprochement avec Beowulf mais pas de cette manière. La *gens* des Bretons (*brython*) joue un rôle central. Le poème mentionne aussi les Saxons (*saesson*) ainsi que *lloegr* et *lloegrwys*, qu'on traduit par Angleterre et Anglais; mais l'étymologie de ces termes reste inconnue et il est possible qu'ils signifient simplement »venant de la frontière proche«, ce qui impliquerait qu'il n'y a aucune référence aux *Angli* dans »Gododdin«, comme dans le »De excidio« de Gildas. En revanche, Aneirin connaît les royaumes de Deira, Bernicia et Gwynedd, que ne mentionnait pas Gildas. Enfin »Gododdin« a connu probablement des transformations textuelles importantes au cours des siècles. Le discours de construction d'une identité est donc un processus avec au moins deux étapes distinctes, avant et après Bède.

L'œuvre de Bède est immense au regard des précédentes. L'auteur se concentre sur la notion de *gens Anglorum*. C'est Bède qui développe ce thème des *Angli*, d'une manière un peu paradoxale: alors qu'il donne beaucoup d'informations sur les Saxons, les Jutes et d'autres peuples germaniques établis dans la Bretagne romaine, il ne donne aucune information »ethnique« sur les *Angli*. Tout renvoie à la relation entre les *Angli* et le christianisme, à partir du jeu de mots de Grégoire le Grand que Bède reprend de la Vie de Whitby. Bède construit un discours sur l'identité des *Angli*, fondé sur la conversion au christianisme et l'adhésion à la chrétienté romaine, par la date de Pâques, alors que les Bretons chrétiens sont rebelles à l'autorité romaine selon Bède.

Ce livre sympathique, très suggestif, mérite sûrement de longues discussions que Stefan J. Schustereder annonce d'ailleurs. Dans cette perspective, on peut signaler deux titres qu'il ne cite pas et qui peuvent lui fournir d'utiles moyens de nourrir cette réflexion: [Magali Coumert, Origines des peuples. Les récits du haut Moyen Âge occidental \(550–850\), Paris 2007](#), et Alban Gautier, *Le festin dans l'Angleterre anglo-saxonne*, Rennes 2006.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:

10.11588/frrec.2017.3.41527

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris | publiée par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](#)